18.

Ravel 39/3 4 h. 0105

SÉANCE PUBLIQUE

DE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS,

LE 25 NOVEMBRE 1816.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

53050

EXTRAIT

Du Registre des Délibérations de la Faculté de Médecine de Paris.

Séance publique du 25 novembre 1816.

Le lundi 25 novembre 1816, les Professeurs de la Faculté, extraordinairement convoqués, ont tenu une Séance publique et solennelle pour la distribution des prix aux Élèves de l'École pratique.

En présence de MM. *Cuvier*, *Sylvestre de Sacy* et *Eliçagaray*, membres de la Commission Royale d'Instruction publique, de MM. les Inspecteurs généraux, de MM. les membres de la Société de Médecine établie dans le sein de la Faculté, d'un grand nombre d'auditeurs invités à assister à la Séance : M. le professeur Duméril, président, a prononcé un discours à la suite duquel M. le

professeur DES GENETTES, secrétaire de la Faculté, a proclamé les noms des Élèves de l'École pratique qui ont mérité les prix ;

Ensuite ceux des Sages-Femmes qui en ont obtenu ;

Enfin ceux des Élèves de la Clinique interne auxquels on a décerné les médailles fondées par M. CORVISART, professeur honoraire.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR A. M. C. DUMÉRIL,

PRÉSIDENT.

MESSIEURS LES MEMBRES DE LA COMMISSION ROYALE D'INSTRUCTION PUBLIQUE,

MESSIEURS LES INSPECTEURS,

MESSIEURS LES PROFESSEURS DE LA FACULTÉ,

MESSIEURS LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE,

MESSIEURS LES ÉLÈVES.

MESSIEURS;

INTERPRÈTE de la Faculté de Médecine de Paris, en ce jour solennel où, devant les respectables chefs que le choix éclairé de notre auguste Monarque a donnés à l'instruction publique, les élèves de notre École

pratique vont descendre de cet amphithéâtre pour recueillir les palmes qu'ils s'y sont glorieusement disputées ; j'ai dû me souvenir, avec reconnaissance, que celui qui, devant cet auditoire imposant, a l'honneur de porter la parole au nom de ses collègues, a eu aussi l'avantage d'être l'un des disciples appelés des premiers à profiter de leurs savantes leçons : saisissant le moment favorable de zèle et de ferveur que cette époque annuelle inspire toujours à ceux qui viennent ici, pleins de candeur, applaudir aux récompenses décernées à l'élite de leurs compagnons d'études, j'ai dû aussi me proposer de revenir avec eux dans les sentiers difficiles que j'ai naguère parcourus moi-même, afin d'y placer quelques jalons qui pourront leur indiquer un chemin plus direct et abréger ainsi la route qui conduit à la science ; enfin j'ai dû penser que l'exposé fidèle des travaux des maîtres, retracé par l'organe d'un élève appelé des premiers à partager leurs fonctions, aurait un but utile dans les circonstances actuelles, et qu'il pourrait être écouté avec cet intérêt qu'a toujours droit d'inspirer le récit de nobles efforts.

L'une de ces lois d'anarchie qui n'ont que trop signalé la plus fâcheuse époque de nos annales avait, depuis près de trois années, détruit en France toutes les institutions libérales. Les Académies, les Facultés, les Colléges et toutes les corporations enseignantes qui dépendaient des Universités avaient été anéantis avec

elles ; leurs membres les plus distingués étaient dispersés et proscrits... Épouvantés par le vandalisme, éclairés par une triste et trop tardive expérience, ceux entre les mains desquels le pouvoir était tombé pour quelques jours aperçurent la profondeur du précipice dans lequel on entraînait un peuple éminemment distingué par son génie et ses découvertes dans les sciences, célèbre entre toutes les nations par son goût et son ardent amour pour les arts.

Aussitôt ils s'efforcèrent de réunir, d'encourager les hommes déjà renommés par leurs travaux et leurs études, les hommes dont les connaissances et les talens pouvaient diriger utilement une jeunesse avide de s'instruire, et désespérés de l'état d'abjection dans lequel des barbares avaient essayé de la plonger, afin de parvenir avec moins d'efforts à l'exécution de leurs desseins ambitieux.

L'excès du mal produisit ici les effets les plus heureux; de même que dans des circonstances récentes et aussi critiques, les plus déplorables conjonctures sont devenues pour la France la cause de son salut et le principe d'un état plus prospère ; de même, à la suite de cette mémorable lutte, de cette heureuse réaction, une énergie sublime a succédé au plus sinistre découragement. On vit, comme par un prodige, naître et fructifier, dans une même année, les plus belles institutions formées pour encourager les sciences, les lettres et les arts ; établissemens d'une utilité si ouver-

tement reconnue, qu'un Gouvernement plus paternel et juste appréciateur du bien qu'ils ont produit, a cru devoir les organiser de nouveau, afin d'en conserver les avantages pour l'honneur de la France, qu'ils sont encore appelés à illustrer aujourd'hui.

Une École destinée à démontrer l'art d'enseigner rassemblait plus de douze cents maîtres à Paris : il ne lui manquait que des temps plus tranquilles et un plan moins ambitieux, et elle conduisait peut-être au noble but pour lequel elle était instituée ! Elle s'ouvre cependant : les leçons y sont données par inspiration; elles y sont recueillies avec enthousiasme. On ne sait ce qu'il faut y admirer davantage, ou des étonnans efforts des professeurs, excités par le brûlant désir de hâter les progrès des sciences et d'en perfectionner les méthodes, ou de cette active émulation de personnes expérimentées, déjà très-habiles, oubliant leurs premières habitudes pour s'instruire dans une meilleure manière d'apprendre; devenant des élèves passionnés et animés du louable désir de propager les lumières.

Bientôt après, les savans, les littérateurs, les artistes sont séparés de la foule et honorablement distingués. Ils forment un Institut partagé en diverses classes qui remplace toutes les Académies. Conservateurs intéressés, et loyaux dépositaires des archives mémorables où doivent être inscrits les titres que l'esprit, les talens et le génie procurent à la renommée, les membres qui la composent sont encore appelés à juger du mé-

rite, à décerner les récompenses qui lui sont dues, et ce beau privilége devient le plus puissant aiguillon qui excite leur zèle et leurs travaux.

On crée la célèbre Ecole que les Gouvernemens les plus éclairés nous envient et prennent pour modèle, qui a su conquérir son nom par la perfection de l'enseignement des arts nombreux qu'on y professe; cet établissement polytechnique, où se sont formés les jeunes savans qui illustrent aujourd'hui la France par leurs travaux et leurs découvertes en physique, en chimie et en mathématiques.

Pour la première fois, et sur tous les points de la France en même temps, on associe à l'étude des belles-lettres les principes du dessin, les premiers élémens des sciences physiques et mathématiques, dont les applications sont si utiles au système social. On sème sur des terrains meubles et variés, n'ayant pour la plupart besoin que d'un léger labour, des germes qui croissent, qui fructifient rapidement, et bientôt l'amour des arts, des sciences et des lettres, se propage par les Ecoles centrales des départemens, successivement modifiées sous les noms de *Lycées* et de *Colléges*.

De pareils établissemens, nous ne saurions le dissimuler, Messieurs, étaient dignes de temps plus heureux. Ils eussent mieux répondu à l'espoir de la France, si, dans cette fâcheuse occurrence, elle n'eût eu elle-même à lutter contre tous ses voisins réunis. Chaque

jour elle voyait le fer ennemi, et la contagion, plus redoutable encore, porter leurs ravages dans les rangs de ceux qu'elle avait appelés à la défendre.

Le péril pressait : la mort planait sur les armées, sur les villes et sur les campagnes désolées. En moins de dix-huit mois, une grande partie de ceux que leur talent avait fait appeler auprès des blessés et des malades, étaient devenus les victimes de leur courageux dévouement, et l'on fut forcé d'avouer que, si un seul jour suffit pour apprendre à détruire, il faut malheureusement beaucoup d'années pour s'instruire dans l'art de conserver et de réparer.

Quelle fatalité semble poursuivre les destinées de l'homme, au moral comme au physique! Il n'a que trop souvent besoin des leçons cruelles de l'expérience pour connaître les dangers. Le navigateur doit-il donc essuyer des tempêtes pour apprécier la sécurité d'un port tranquille; et la voûte des cieux ne doit-elle exciter notre admiration qu'à la suite des orages!

C'est la vue d'un danger certain et imminent; c'est le besoin urgent d'arrêter la dépopulation, qui commandent les mesures les plus promptes et les plus énergiques pour conserver la santé des troupes. Les études en médecine et les épreuves qui en assurent le succès avaient été abandonnées: on songe à les rétablir. On ne veut plus que l'empirisme et l'ignorance, mère d'une présomption audacieuse, tendent de toutes

parts des embûches à la douleur, naturellement trop confiante.

Aussitôt, sur trois points de la France, s'élèvent à la fois, avec une éclatante protection, trois temples imposans par la solidité de leurs fondemens et par le choix des ministres appelés à les desservir. Ils sont consacrés à l'enseignement de cette science à laquelle le plus grand des orateurs de Rome antique n'a pas craint d'attribuer une origine divine.

C'est après en avoir acquis le droit dans leur sanctuaire que le médecin éclairé par l'expérience, fort de sa conscience, heureux de son savoir, pénétré de la puissance de ses moyens, se livre avec sécurité à ce besoin impérieux qui le transporte et l'entraîne vers l'homme qui souffre, et dont il sait qu'il peut alléger la douleur. Chargé de cette utile et consolante fonction, il ne connaît qu'une seule doctrine, celle de secourir son semblable. Il emploie avec discernement tous les moyens que la science lui dévoile. Loin de lui ces querelles scandaleuses, ces disputes de prééminence que nourrit trop souvent une basse avidité !

Cette unité de la médecine, dans ses élémens et dans ses préceptes, avait été long-temps et en vain désirée, lorsqu'on fonda ces trois Ecoles honorées depuis par tant de suffrages éclairés. Ecartant des préjugés gothiques sur lesquels les meilleurs esprits avaient long-temps et trop inutilement gémi, on ne veut plus

qu'un art, unique dans son but, soit divisé dans sa doctrine, ni qu'une science majestueuse et nécessaire dans son ensemble soit professée dans deux colléges rivaux, rendus informes et incomplets, par leur séparation même.

On exige que l'enseignement de la médecine soit fait dans toute son étendue, et avec tout l'éclat et l'ensemble qu'il comporte ; plus de séparation dans les études ; plus de moyens d'instructions rejetés ou refusés.

Les sciences physiques devaient en grande partie leur naissance et leur progrès à la médecine (1) ; l'étude de l'organisation de l'homme avait exercé quelque influence sur la chimie, la physique et l'histoire naturelle : on voulut que l'art de guérir profitât de l'impulsion qu'il avait donnée ; on lui reconnut le droit de prendre une part plus active dans les beaux résultats que ses secours avaient déjà fait obtenir.

La médecine et toutes les sciences qui ont pour objet la connaissance de la nature se prêtent, dans ces nouvelles Ecoles, un mutuel secours ; elles se confient et se livrent leurs plus belles découvertes dans l'art d'observer : quoique conduisant l'élève par des voies diverses, elles le dirigent vers le même but, sembla-

---

(1) *Gesner*, *Daleschamps*, *Aldrovande*, *Césalpin*, *Mathiole*, *Rondelet*, *Bauhin*, *Rédi*, *Tournefort*, *Swammerdam*, *Malpighi*, *Boerhaave*, les *Jussieu*, *Haller*, *Linné*, etc., n'étaient-ils pas médecins ?

bles à ces grands fleuves qui, doublement féconds, dispensent sur leurs rives l'abondance et les richesses des contrées lointaines, en échange des fruits de cette terre que leurs sources nombreuses ont fertilisée dans leurs cours.

Écartant une fausse modestie, j'oserai attribuer à cette utile et nouvelle association des sciences professées dans nos Ecoles le haut degré de splendeur auquel elles sont parvenues en si peu d'années. Puis-je ne pas me laisser pénétrer d'un noble orgueil en voyant tous les jours cet amphithéâtre devenir pour nous ce qu'était pour l'ancien monde l'Ecole de la ville des Ptolémée ; et confondus parmi nos disciples, sans distinction de rangs ni de pays, ne formant pour ainsi dire qu'une seule et même famille, des fils d'Albion et des fils de l'Ibérie, des jeunes gens partis des bords du Gange, partis des rives de la Neva, ou députés par les deux Amériques ! Puis-je ne pas sentir mon imagination s'échauffer, et mon cœur français palpiter, en pensant que, lorsqu'ils retourneront dans leur patrie, ces élèves emporteront, avec les connaissances que nous nous sommes efforcés de leur donner, quelques souvenirs des maîtres auxquels ils les doivent !

A ce nom d'élèves, songez, jeunes disciples, aux devoirs qui vous sont imposés par le Prince de la médecine ; estimez-vous heureux si vous possédez les qualités qu'il exige. Il demande, pour l'étude de

l'art de guérir, de grandes dispositions naturelles ; une bonne éducation domestique, du goût et de l'ardeur pour le travail, de la jeunesse, du temps, une patience infatigable et un courage à toute épreuve. Toutes ces qualités sont précieuses ; mais surtout fomentez en vous cet ardent désir de savoir, qui s'accroît bientôt par la science elle-même, et cette persévérance si louable contre laquelle tous les obstacles se brisent.

Si l'avenir est beau pour celui qui veut embrasser l'étude de la médecine, s'il promet à son cœur des jouissances pures et nombreuses, la route est pénible à parcourir; que de connaissances il faut déjà posséder avant de se présenter à l'entrée du sanctuaire ! et pour y pénétrer, que de dégoûts à surmonter! que de veilles ! que de fatigues !.... Habiter constamment l'asile du malheur et de la souffrance, passer ses plus beaux jours entre les mourans et les morts..... N'en est-ce pas assez pour éteindre un feu qu'animerait un zèle moins ardent que le vôtre !

A toutes ces qualités morales et physiques joignez les vertus civiles et sociales, la pitié qui console, la bonté qui touche, la fermeté qui encourage, le sang-froid qui inspire le calme et la confiance, le désintéressement et la probité qui honorent et ennoblissent le médecin. Que celui qui ne sent pas en lui ces dispositions innées s'éloigne de cette enceinte, il n'est pas appelé par un généreux instinct à la profession qu'il embrasse.

Qu'il ne cherche pas à s'inscrire au nombre des disciples d'*Hippocrate*, celui qui ne se sent pas vivement ému par le sentiment magnanime qui pénètre ce divin vieillard au moment où, recevant avec déférence les députés du grand Roi, il sacrifie la fortune à l'amour de son pays, et rejette avec dignité ces marques d'honneur et ces richesses que l'on vient déposer à ses pieds !

Pourrions-nous, sans déroger aux nobles qualités que nous célébrons ici, priver du tribut de notre reconnaissance les mânes du médecin vertueux qui, désirant rappeler au souvenir de la postérité cette action mémorable et sublime, confia l'exécution de son projet aux talens d'un artiste, son fils adoptif, dans lequel il avait pressenti le génie de la peinture, et que la renommée a depuis placé aux premiers rangs, par cela même peut-être qu'il avait créé ce chef-d'œuvre ?

Cet admirable tableau, ornant les lambris de ce temple, d'après la dernière volonté, et probablement suivant la primitive intention du donataire, servira dorénavant de modèle à nos élèves, justes appréciateurs des vertus d'*Hippocrate*, des talens du peintre, et de la générosité du testateur, dont ce présent magnifique nous offre en même temps l'image et le modèle (1).

---

(1) Ce tableau, qui représente *Hippocrate* refusant les présens d'Artaxercès, au moment où il répond aux députés du grand roi : *Il ne me convient*

Après avoir exposé les qualités que nous désirons dans nos élèves, je leur donnerai quelques conseils, dictés au nom de mes collègues, pour guider leurs pas incertains dans la carrière qu'ils désirent parcourir, et surtout pour leur apprendre à employer utilement, à bien économiser le temps, *parce que la vie en est faite...*, sage maxime d'un grand philosophe, et qu'il faut inculquer dans l'esprit de la jeunesse.

La médecine étant la science qui apprend à remédier aux dérangemens divers que la vie peut éprouver pendant le cours de sa durée, la première des études doit être celle de la série des phénomènes qui s'exercent dans l'être animé, lorsqu'il résiste à ces forces constantes de la nature qui seules régissent et déterminent l'existence des corps inertes. C'est dans le livre de la mort que l'on apprend à lire l'histoire de la vie. C'est en décomposant ses instrumens qu'on retrouve au moins quelques-uns des rouages qui les

---

pas de recevoir les bienfaits des Perses et de leur porter des secours, puisqu'ils sont les ennemis des Grecs, a été exécuté à Rome en 1792 par M. Girodet-Trioson. Il appartenait au père adoptif de M. *Girodet*, M. Trioson, docteur en médecine à Paris, qui l'a légué par testament à la Faculté de Médecine de Paris.

Dans la séance du 18 juillet 1816, la Faculté a reçu avec reconnaissance ce présent précieux des mains de M. *Girodet*, ainsi que la première épreuve de l'admirable gravure que M. Raphaël-Urbain Massard a faite de ce tableau, et qu'il a dédiée à la Faculté.

Ce tableau et la gravure ornent la salle d'honneur dans les bâtimens de la Faculté.

mettaient en mouvement. Il est donc nécessaire d'étudier la structure du corps avant d'en expliquer l'action.

Soulevez d'abord le voile que la nature a jeté sur notre organisation ; étudiez successivement toutes les pièces de cette charpente solide qui donne au corps sa forme, qui permet et limite ses mouvemens. Isolez, pour mieux les connaître, ces leviers, ces ressorts, et ces puissances nombreuses qui s'y fixent pour leur transmettre les ordres de la volonté ; déroulez ces canaux tortueux parcourus par un fluide réparateur ; poursuivez ces fibres sensibles et déliées qui établissent des rapports si intimes entre nous et les corps qui nous environnent, avec une rapidité supérieure à celle de l'éclair ; analysez ces instrumens d'optique, de chimie, d'acoustique, qui procurent toutes les sensations ; voyez ensuite ces organes s'animer sous l'influence de la vie, exécuter une série de fonctions plus merveilleuses les unes que les autres, et attachées entre elles par un lien admirable quoique invisible.

Portez ensuite un œil scrutateur sur ces êtres voisins de nous, dont l'étude éclaire notre structure, sur ces alimens qui doivent s'identifier à notre propre corps et servir à le réparer, sur ces substances délétères qui peuvent le détruire.

Ne négligez pas cette science qui promet à l'homme des secours nombreux contre les maux qui

l'accablent ; qui lui apprend à connaître les agens qu'il doit employer pour exciter ou modérer la puissance de la vie dans les maladies les plus graves, ou pour combattre et détruire dans l'atmosphère même le méphitisme et la contagion.

Sachez comment on soulage une mère dans les douleurs de l'enfantement ; étudiez l'histoire de la science, et de ces cas difficiles qui peuvent compromettre la vie, l'honneur des citoyens, et la santé publique. Apprenez enfin à connaître les meilleurs ouvrages, et comment un médecin doit composer une bonne bibliothèque.

A cette époque de vos études, où vous venez dans cet amphithéâtre entendre développer les secrets de la science, sachez que, dans le sein même de la Faculté, d'autres moyens vous sont encore offerts pour des exercices pratiques dans des laboratoires, où des places vous sont assignées, afin que, par vos propres recherches, vous puissiez reconnaître les faits avancés par vos maîtres. Quelques-uns de vos anciens condisciples, l'élite de notre Ecole pratique, sont spécialement chargés du soin de diriger votre inexpérience, de vous transmettre et de vous développer les principes qu'ils ont puisés à la même source.

Un musée d'anatomie, un jardin botanique, la bibliothèque de médecine la mieux choisie, un laboratoire de chimie, un cabinet de physique, une collection de matière médicale des plus complètes, un

arsenal chirurgical, vous sont ouverts; ils étalent pour vous tous leurs trésors, toutes les ressources dont la science sait faire usage.

Joignez maintenant à ces cours, à ces premiers exercices, l'étude des altérations nombreuses que la santé peut éprouver par une foule de causes diverses. Apprenez comment on borne leurs progrès, comment on les démasque pour les attaquer plus sûrement dans leur marche insidieuse. Voyez pratiquer ces salutaires retranchemens, ces opérations indispensables que la douleur fait redouter, mais que la vie invoque à grands cris contre la mort, et que l'art commande à ses véritables ministres. Armez-vous d'un fer secourable; mettez-vous en état d'arracher à des tourmens atroces, et peut-être à une mort certaine, l'être souffrant qui ne vous implorera plus en vain.

Sous l'égide protectrice de votre instruction, vous serez accueillis dans les cliniques. C'est-là que des Professeurs habiles vous formeront à l'art de l'observation et de la pratique de la médecine. Fréquentez assidûment ces asiles de la douleur où la maladie d'un seul sert à l'instruction de tous, où les faits les plus rares et les circonstances les plus importantes de la médecine viennent s'offrir d'elles-mêmes aux annales de la science, comme dans ce temple célèbre de la Grèce où les fastes publics, suspendus aux colonnes, relataient les histoires des maladies passées, dans l'espoir qu'elles instruiraient à l'avenir.

Tels sont les conseils que la Faculté a cru devoir donner à ses disciples. En me conformant à son désir, je me suis abstenu des éloges que méritaient mes confrères dans cet enseignement si vaste et si complet ; mais qu'il me soit permis de rappeler à vos regrets, Messieurs, les pertes que nous avons faites cette année, et de jeter quelques fleurs sur la tombe de ceux qui furent nos collègues et nos amis, vos guides et vos patrons.

Parvenu à une vieillesse honorable et tranquille, qu'amènent souvent l'habitude des vertus et la pureté des mœurs, M. le professeur *Sue* faisait encore tous ses efforts pour appartenir à la science ; il s'est éteint de la mort du juste, mêlant à ses derniers soupirs les vœux sincères qu'il avait constamment formés pour la prospérité de l'instruction dans cette Faculté, qu'il avait honorée par son zèle et ses labeurs.

M. *Alphonse Leroy* aurait encore pu nous enrichir des fruits de son imagination aussi brillante que féconde ; mais il a succombé, de la manière la plus tragique, sous le poignard d'un assassin dont il avait été le bienfaiteur.

Pourquoi faut-il que nous ayons à joindre au souvenir de ces pertes fâcheuses celle de M. *Petit-Radel*, qui jouissait d'une réputation méritée ! Médecin instruit, voyageur éclairé, poëte latin agréable, écrivain laborieux, versé dans la connaissance des langues, il a péri victime d'une maladie douloureuse qu'il savait

incurable, et dans le cours de laquelle il a offert le modèle de la constance et de la fermeté.

Ces tristes séparations ont introduit dans le sein de la Faculté deux nouveaux professeurs, dont les connaissances et les talens s'étaient développés dans cette enceinte.

Par une ordonnance spéciale, SA MAJESTÉ a nommé M. *Moreau* de la Sarthe à la chaire de Bibliographie médicale, et déjà, dans une suite de séances brillantes, chacun de vous, Messieurs, a pu apprécier les avantages que ce choix nous promet.

Le vœu de la Faculté, confirmé par l'approbation de la Commission d'Instruction publique, a donné la place de Professeur de médecine légale à M. *Royer-Collard*, dont vous aviez d'avance reconnu les talens déployés dans plusieurs ouvrages aussi remarquables par l'élégance et la précision du style que par la clarté des idées, et par la profondeur avec laquelle des points de doctrine y sont analysés et discutés.

Une autre charge fatigante et redoutée, mais essentielle à remplir, un poste d'honneur et de confiance qui réclamait impérieusement la probité la plus éprouvée, était vacante dans le sein de la Faculté par la mort de son doyen d'âge : nous n'étions embarrassés que sur le choix; mais, fiers de pouvoir y appeler par acclamation le plus jeune de nos membres, nous avons nommé un de nos collègues qui s'était depuis long-

temps préparé à l'exercice des vertus publiques par l'habitude et la modestie des vertus privées.

En réfléchissant, Messieurs, à cet état prospère de la Faculté, opposé aux reproches absurdes qui lui ont été adressés par des hommes tout-à-fait étrangers à ses travaux, je me disais : Serait-il possible qu'au dix-neuvième siècle, de nouveaux *Erostrates* tentassent, en la détruisant, d'acquérir une renommée aussi flétrissante que durable !

Je me suis rassuré en portant mes regards sur cette enceinte ; j'y ai vu constamment près de douze cents élèves, pressés sur ces bancs, pénétrés de leurs devoirs, doués de ces qualités que je m'étais plu à leur supposer dans le portrait que j'ai esquissé au commencement de ce discours.

Mais qui pourrait conserver de telles alarmes sous le gouvernement d'un Prince chez lequel des études profondes sont venues prêter un nouvel éclat à l'esprit naturel; d'un Roi qui a su prouver à la France qu'il est fait pour sentir que sa protection toute-puissante, accordée aux sciences et aux arts, ne peut qu'augmenter l'éclat de son règne !

Un sujet aussi auguste, un texte aussi fécond m'écarterait trop long-temps de l'objet et du terme de cette solennité, si je n'écoutais la juste impatience de nos élèves réunis pour assister à la distribution des

récompenses dues aux vainqueurs. L'heure du triomphe a sonné pour eux : les maîtres applaudissent avec joie à leurs succès ; ils les recommandent à l'estime de leurs concitoyens ; ils les offrent pour modèles à leurs condisciples. Leurs noms vont être proclamés ; qu'ils se présentent... je ne tiendrai pas plus long-temps suspendues les couronnes qu'ils ont si bien méritées.

PRIX
DÉCERNÉS AUX ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE PRATIQUE.

PREMIÈRE CLASSE.

Il n'y a point eu de prix décerné dans cette classe.

DEUXIÈME CLASSE.

PRIX D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE.

M. *Le Pelletier.* (*Almire--René-Jacques*), né le 13 novembre 1790, à Sainte-Croix, département de la Sarthe.

ACCESSIT. M. *Martin.*

PRIX DE PATHOLOGIE INTERNE ET EXTERNE.

M. *Le Pelletier*, déjà nommé.

ACCESSIT. M. *Gendron.*

TROISIÈME CLASSE.

PRIX D'ANATOMIE.

M. *Belmas* (*Génie*), né le 7 décembre 1793, à Paris, département de la Seine.

ACCESSIT. M. *Gerdit.*

PRIX DE CHIMIE.

M. *Belmas*, déjà nommé.

ACCESSERUNT. { M. *Eudes.* / M. *Rault.*

ÉLÈVES SAGES-FEMMES.

PRIX PARTAGÉ

Entre

Madame *Lebrun* (*Catherine-Joseph*), née le 5 juin 1784, à Abbeville, département de la Somme;

Et Mademoiselle *Cherot* (*Virginie-Marie-Anne*), née le 1.er janvier 1800, à Troyes, département de l'Aube.

PRIX D'ENCOURAGEMENT

EN FAVEUR

DES ÉLÈVES DE LA CLINIQUE INTERNE,

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'INSTRUCTION MÉDICALE.

PREMIER PRIX,

UNE MÉDAILLE EN OR.

M. *Smith* (*Jean-Marie-Émeric*), né le 26 février 1791, à Paris, département de la Seine.

SECONDS PRIX,

QUATRE MÉDAILLES EN ARGENT.

M. *Delpech* (*Blaise-Marguerite*), né le 18 janvier 1789, à Larrazet, département de Tarn et Garonne.

M. *Bardout* (*Claude-Martial*), né le 1.er juillet 1790, à Vincelot, département de l'Yonne.

M. *Lamothe* (*Louis-Bertrand*), né le 28 octobre 1792, à Masseube, département du Gers.

M. *Gendron* (*Arsène-Pierre-Jean-Baptiste*), né le 21 janvier 1793, à la Châtre, département de la Sarthe.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine.